

irri portait sur
laisser inache-
e qu'il était en
ois comme un
nté, et comme
ns «post-mo-
d'histoire et de
e pureté toute
l'histoire et de
laires, un peu
qui rappellent
re à la fresque.
ue dans cette



LE MAGAZINE DES ARTS

VOIR

thibis.

ude Augsburger et
toile de son châ-
ré du vent tout en
férentes tendances
isse, à travers une
nie à chaque escale
du lieu.

durée d'un mois et
tres sur deux ont
lle d'exposition en

pour les hommes
ristes distraits, les
énagères en mal de
e temps de lever le
iter sur les œuvres
s plus cotés sur la
eder, Mosset) mê-
ois (Mariapia Bor-
Giuliano Togni)

r.

nières double-face
ne rencontrent pas forcément l'effet es-
compté, elles auront du moins eu l'avantage
de faire pavoiser une des rues les mieux sau-
vegardées du canton. *Denise Bertoni*

LUTRY

GALERIE DU VOISINAND « AU TRACASSET »

Jusqu'au 15 novembre 1992

FRÉDÉRIC BURKHARD

Réconcilier les contraires

Le bois, le marbre, le bronze. Il n'a pas froid aux yeux, le jeune sculpteur d'Orzens, qui s'est attaqué d'emblée et en autodidacte, aux matériaux nobles de la grande tradition classique de la statuaire. Dix ans plus tard (il n'a encore que 27 ans), Frédéric Burkhard fait, dans tous les trois, montre d'une main sûre, rompue à toutes les habiletés. C'est de manière purement instinctive qu'il a commencé à façonner la matière. En dilettante d'abord, dans les à-côtés de son apprentissage de dessinateur en bâtiment. Puis, la nécessité se faisant toujours plus impérieuse, avec de plus en plus d'engagement. Jusqu'à ce que la sculpture lui mange presque tout son temps.

« 22 tonnes de rêve » titraient les journaux du cru quand, un jour de printemps 1988, un camion déposait à Orzens un gigantesque bloc de marbre en provenance directe de Carrare. Depuis lors, Frédéric Burkhard passe la moitié de son temps à tailler son « caillou ». Celui-ci a pris forme organique, avec une base solidement implantée dans le sol et un gros corps rond comme un personnage recroquevillé. « C'est une manière d'autoportrait précise-t-il. Il dit mon besoin très fort de me sentir des racines, mais en même temps l'inquiétude de m'y laisser emprisonner. » Pendant que *Souffrance* en arrivait peu à peu au stade des finitions, une série de pièces de dimensions plus modestes ont vu le jour dans l'atelier d'Orzens, sous les ailes de l'avion que le père de Frédéric, menuisier de profession et déjà rêveur en grand (c'est de famille) s'est construit lui-même dans ses jeunes années.

« Le bois, explique le sculpteur, répond à quelque chose de très intérieur chez moi. Il dit les tensions et les fragilités. Je le pousse aux limites de ses possibilités techniques. Le marbre, lui, correspond à quelque chose de plus stable, de plus apaisant, une sorte de plénitude sensuelle. Quant au bronze, il me permet de pousser très loin le flirt avec le vide et de jouer avec des peaux très minces, des enveloppes creuses. » Il les a longtemps travaillés séparément, cherchant les formes qui lui semblaient le mieux convenir à l'esprit des matériaux. Plastiquement, les résultats sont assez inégaux et disparates. On y passe de volumes pleins et sensuels qui appellent la caresse, à des figures évidées où le bronze et le bois se contentent de dessiner dans l'espace le profil des corps creux. Depuis peu, le jeune Vaudois a passé au stade suivant, en tentant de conjuguer désirs contraires et matériaux différents : la délicatesse fragile du bois avec la pesanteur rassurante de la pierre, la dureté noire du bronze avec la transparence du verre. Histoire de réconcilier sans les nier, les contradictions qui sont en lui. Quelque chose est en train de se passer, qui n'en est encore qu'au début, mais qui pourrait bien donner à ce travail une tonalité toute originale.

Françoise Jaunin



« Coups », poirier, 40 x 40 x 92 cm, 1991.

ée originale de
dans l'exposi-